

## **Croire en l'homme et croire en Dieu**

Maurice Bellet nous a conduits à travers les spirales de sa pensée et de son expérience de foi en l'homme et de foi en Dieu. Il a souligné la déception ressentie face aux doctrines et institutions qui ont tenté de rassurer l'homme jusqu'à l'aube du 21<sup>ème</sup> siècle. La péremption de toute grande théorie englobante confronte l'homme à une situation déconcertante : celle du récit. Si jusque-là la foi en l'homme prenait appui sur celle en Dieu, le credo désormais s'inverse, laissant un fossé pas toujours comblé pour passer de l'homme à Dieu. La foi du chrétien qui s'engage avant tout sur un chemin d'humanité perd souvent la boussole de sa foi initiale, au risque de liquider à terme ce qui l'a poussé sur ce chemin même, à moins qu'il ne se réfugie dans un fanatisme de plus en plus stérile.

Mais Maurice Bellet ne renonce pas fondamentalement à son espérance ; celui qui peut se croire dans une impasse désespérante se trouve en fait dans un chemin de nuit. Il reste une présence à écouter en soi. Ce « quelque chose » indéfinissable échappe à toute interprétation. Si elle peut être approchée, ce n'est d'abord que par le manque, le vide, l'absence. La théologie négative peut frayer un sillon à travers ces ténèbres, comme une lueur qui perce le pur désespoir sur les routes de l'Exode ou de l'Exil. Mais c'est surtout la psychanalyse et son ouverture à l'inconscient qui semble s'offrir comme voie royale pour glisser jusqu'à ces profondeurs insoupçonnées.

Dans cette traversée de l'En-bas, pour reprendre le titre d'un des ouvrages de Maurice Bellet, la foi en Dieu est dissoute, la foi en l'homme est mise à nue. Emerge alors un pur amour de l'humain, aimable du simple fait d'être né. Cet amour n'est pas prescrit par une quelconque charité chrétienne (il ne « faut » pas aimer son prochain). Il évoque le sentiment éprouvé par Etty Hillesum pour les nazis, ou celui des Clarisses accueillant Michèle Martin.

Mais pour en arriver là, il faut traverser les cercles successifs de la violence, non seulement la première qui dévoile le bestial en l'homme, ni la violence totale du totalitarisme, mais la violence absolue, inconsciente,

déshumanisante, le reste d'inhumain au sein même de l'humain. A ce moment-là, Dieu n'est pas le tiers qui permet cette relation, Il est tout entier dans la relation-même. Dieu est dans ce « rien », dans cette relation à l'insaisissable. Le Christ est convoqué pour manifester cet amour au cœur même de la violence dans laquelle il est plongé. Dans son langage toujours provocateur, Maurice Bellet n'hésite pas à en conclure que le Christ n'est ni Dieu, ni homme.

Pascale Totain a lancé la discussion en soulignant le statut particulier de la parole de Maurice Bellet, parole en mouvement, récit qui témoigne, et non théorie qui s'expose. Cette narration à la première personne souligne à la fois la place du Christ et l'importance de l'expérience analytique. Elle questionne du même coup ce qui demeure partageable avec des non analysés, des non-chrétiens, des analystes athées... Plus fondamentalement, cette expérience présentée, celle de Maurice Bellet, fait-elle à jamais un récit singulier, ou peut-on imaginer un « belletisme » ? Quelles seraient alors les conditions minimales d'un universel partageable ? Que serait une foi commune, moteur d'humanité ? La liberté et la fraternité, qui semblent correspondre à ce prérequis conduisent paradoxalement à deux courants sociaux opposés, libéralisme et socialisme. Et pourtant, l'autre universel auquel Bellet ne renonce pas, c'est la nécessité d'un maître du maître. Tout n'est pas relatif ; l'absolu est indispensable, même si on ne sait pas le cerner. Sans lui toute limite cesse : limite éthique (l'inadmissible devient permis), limite logique (la science devient paranoïaque), limite ontologique (l'humain devient inhumain).

La théologie de Maurice Bellet serait à entendre au 2<sup>ème</sup> degré : ne pas parler de Dieu mais parler à *partir* de Dieu. Il ne pense pas Dieu, il pense christiquement l'homme. Quand il parle du Christ, il ne fait pas de christologie ; il parle d'un Christ-thérapeute qui superpose quasiment l'expérience christique au désir. Si le Christ libère, il est dangereux ; s'il ne libère pas, il est inutile, voire nocif lorsqu'il sert d'alibi à la répression des désirs. Le moralisme est la plaie de la chrétienté. La perversion n'est pas l'apanage du christianisme mais celui-ci lui donne une tonalité particulièrement dangereuse. La perversion fait comprendre le renoncement comme une obligation. Elle se loge également au cœur même de la vérité, quand Satan dit : « il est écrit », transformant son avis en parole d'évangile. Mais l'expérience a montré combien la science, muée en grande autorité, ou la psychanalyse même peuvent creuser un lit pernicieux qui libère les mêmes haines que les religions.

Maurice Bellet croit en l'homme et cette foi le mène vers un autre Dieu, logé dans cet amour de l'humanité. Dieu, l'humanisme même ?